BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

LA VIE SPIRITUELLE A LA PORTÉE DE TOUS

Discours prononcé au City Temple, à Londres, dans la soirée du mardi 10 octobre 1907

PAR

ANNIE BESANT

PRIX : 0 fr. 30



PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10
1911

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

LA

VIE SPIRITUELLE

A LA

PORTÉE DE TOUS

Discours prononcé au City Temple, à Londres, dans la soirée du mardi 10 octobre 1907

PAR

ANNIE BESANT

PRIX : 0 fr. 30



PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

1911



LA VIE SPIRITUELLE

A LA PORTÉE DE TOUS

L'assemblée est présidée par le Révérend R. J. Campbell, M. A., qui prend la parole en ces termes :

« En présentant la conférencière à un auditoire du *City Temple*, je ne veux pas me laisser aller à des personnalités qui pourraient être embarrassantes pour sa modestie ; mais je sens que nous nous devons à nous-mêmes de reconnaître en Mme Besant une des plus grandes forces morales de l'époque. Elle a bien gagné le respect qui lui est aujourd'hui si largement accordé par le public britannique, et, dans le monde entier, par des milliers d'hommes et de femmes qui pensent. Elle a dû dans le passé faire de grands sacrifices pour rester fidèle à ce qu'elle croyait être la vérité. Il est rare en pareil cas que la force des convictions ne se

teinte d'aucune trace d'amertume ou d'intolérance. L'ardeur, et parfois, disons-le, le dogmatisme, ou même le fanatisme avec lesquels on soutient ses convictions, sont habituellement en proportion du prix dont il a fallu les payer ; mais s'il est un trait en relief dans la vie publique de Mme Besant, c'est l'absence complète de toute trace d'amertume ou d'intolérance dans ses rapports avec autrui. Elle cherche la vérité au fond de toute formule de déclaration de foi ; elle n'excommunie personne ; par là, et par sa connaissance si large et si profonde de la vie, elle a conquis la situation d'un grand instructeur spirituel, et c'est en cette qualité que nous lui souhaitons ce soir la bienvenue dans le Temple de la Cité (1). »

Mme Besant prend alors la parole :

PRÉAMBULE

Avant de commencer ce que j'ai à vous dire ce soir, voulez-vous me permettre un mot de préface, tant sur ma présence ici que sur les opinions auxquelles j'y dois prêter ma voix ? Je remercie votre pasteur et je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de parler ici ; mais je

(1) The City Temple, Holborn Viaduct, E. C.

suis obligée de déclarer que les opinions exprimées par moi ne devront être prises en aucun sens comme pouvant compromettre le lieu où je parle, ni le pasteur qui occupe généralement cette chaire. Nous devons tous être reconnaissants envers le pasteur du *City Temple* pour le courage avec lequel il a proclamé des vérités qui sont dans l'air, pour les gens cultivés et intellectuels, mais qu'un petit nombre seulement ont le courage d'exprimer. Cependant quand une vérité est dans l'air, son expression est l'un des plus grands services que l'homme puisse rendre à son semblable, car la vérité, il faut s'en souvenir, acquiert de la valeur surtout par la proclamation qui en est faite par ceux qui la voient et sont assez braves pour la dire ; des milliers de gens accueillent une vérité qu'ils savent être vraie, mais n'ont pas le courage de la proférer tant que l'exemple ne leur en est donné que par une minorité. Il est donc d'autant plus essentiel qu'aucune de mes paroles ne puisse avoir rien de compromettant pour le message ordinairement exposé dans cette enceinte. Car j'ai mes opinions, comme vous avez les vôtres, et en parlant ici ce soir, je dis la vérité comme je la vois, sans prétendre la faire accepter de quiconque ne la voit pas encore, et surtout sans

*

vouloir qu'aucune de mes paroles, monsieur *(se tournant vers M. Campbell)*, rende plus lourd votre fardeau ou plus grandes les difficultés auxquelles vous avez à faire face.

LA VIE SPIRITUELLE EST INDÉPENDANTE DE L'AMBIANCE

Il y a d'abord une plainte que nous entendons continuellement formuler par des gens sensés et sérieux, une plainte contre les circonstances de leur vie, et qui est peut-être parmi les plus fâcheuses : « Si les circonstances étaient autres, comme je pourrais faire mieux ! Si j'étais moins accablé d'affaires, moins embarrassé d'inquiétudes et de soucis, moins occupé par les travaux de ce monde, je pourrais alors vivre une vie spirituelle. » Or cela n'est pas vrai. Jamais les circonstances ne peuvent ni faire ni empêcher l'éclosion de la vie spirituelle dans l'homme. La spiritualité de la vie ne dépend pas de l'ambiance ; elle dépend de l'attitude de l'homme envers la vie, et je voudrais pouvoir vous montrer ce soir la manière dont le monde peut être amené au service de l'esprit au lieu de l'étouffer comme je crois qu'il ne le fait que trop souvent. Quand un homme ne comprend pas les étroits rapports

du matériel et du spirituel, quand il les sépare l'un de l'autre comme incompatibles et hostiles, quand d'un côté il met la vie du siècle et de l'autre la vie de l'esprit se dressant en rivales, en antagonistes, en ennemies, alors les exigences pressantes des occupations terrestres, les chocs violents de l'ambiance matérielle, l'appel constant de la tentation physique, la domination du cerveau par les soucis de la vie courante, toutes ces choses sont de nature à effacer la vie de l'esprit et à se montrer comme étant elles-mêmes l'unique réalité. Par quelle alchimie, par quelle magie vous faire voir que la vie du siècle est creuse et vide tandis que la vie de l'esprit est la réalité vraie? Si nous réussissons à les trouver, nous verrons cette réalité spirituelle apparaître dans la vie ordinaire, cette vie devenir son moyen d'expression, et n'être plus le bandeau qui l'aveugle, le bâillon qui l'étouffe. Tel sera, ce soir, le but de nos efforts.

LE SACRÉ ET LE SÉCULIER

On sait combien de fois dans le passé il a été répondu, par la négative, à cette question de savoir si un homme peut mener une vie spi-

rituelle tout en restant dans le monde. Dans tout pays, dans toute religion, dans tout âge de l'histoire de la terre, dès que la question a été posée, la réponse a été : non, l'homme ne peut pas, dans le monde, mener une vie spirituelle. Cette réponse nous est venue des déserts de l'Égypte, des jungles de l'Inde, du monastère et du couvent, des moines et des nonnes des pays catholiques romains, de toute contrée et de tout lieu où l'homme a cherché à découvrir Dieu en se tenant à l'écart des hommes. Or, si pour connaître Dieu et mener une vie spirituelle, il est nécessaire de fuir les séjours humains, cette vie devient impossible pour la plupart de nous, obligés que nous sommes, par d'inéluctables circonstances, à vivre la vie du monde et à nous conformer à ses conditions. J'espère vous montrer que cette idée est basée sur une erreur fondamentale, mais surabondamment entretenue dans notre vie moderne, non pas tant, chez nous, par la conception d'une vie recluse dans la jungle ou le désert, la caverne ou le monastère, mais plutôt par la pensée que le religieux et le séculier doivent être tenus à part. Telle est la tendance chez nous, en raison de cette habitude moderne de séparer ce qu'on appelle le sacré

de ce qu'on appelle le profane. Ici les gens nomment le dimanche le jour du Seigneur, comme si tous les jours n'étaient pas également à Lui, comme s'Il devait être servi ce jour-là seulement. Appeler un jour le jour du Seigneur, c'est nier cette même *seigneurie* sur tous les autres jours de la semaine, c'est mettre six parts de la vie hors du spirituel, tandis qu'une seule reste à l'esprit. Ainsi les locutions communes, — histoire sacrée et histoire profane, éducation religieuse et éducation séculière, — toutes ces expressions si constamment employées, hypnotisent l'esprit du public par une fausse conception de l'esprit et du monde. La bonne manière de dire, c'est que l'esprit est la vie, le monde est la forme, et que la forme doit être l'expression de la vie, sous peine d'avoir, d'un côté, un cadavre dénué de vie, et de l'autre une vie sans nerfs et sans muscles, privée de tous moyens d'action efficaces; et je veux établir ici, sur une fondation large et forte, ce que je crois être l'opinion juste et saine en cette matière. Le monde est la pensée de Dieu, l'expression du mental divin. Toutes les activités utiles sont des formes de la divine activité. Les roues du monde sont tournées par Dieu, et les hommes ne sont que ses mains posées

sur le bord des roues. Toute œuvre faite dans le monde est l'œuvre de Dieu, ou bien nulle œuvre n'est son œuvre. Tout ce qui sert à l'homme et aide aux activités du monde est vu sous son vrai jour quand on le regarde comme un acte divin, et c'est une erreur de l'appeler séculier ou profane. Le négociant dans son bureau, le boutiquier derrière son comptoir, le docteur dans l'hôpital, sont engagés dans une activité divine tout autant qu'aucun prédicateur dans son église. Tant qu'on ne l'aura pas compris, le monde paraîtra une chose vulgaire et basse ; tant que nous ne pourrons pas voir une seule et même vie partout, et toutes choses prenant racine dans cette vie, c'est que nous resterons irrémédiablement profanes dans notre attitude, c'est que nous serons aveugles à la vie béatifiante, vision de l'unique vie en toutes choses, et de toutes choses comme les expressions de cette même vie.

OMNIPRÉSENCE DE LA DIVINITÉ

Si cela est vrai, s'il n'y a qu'une vie dont vous et moi sommes les participants, s'il n'y a qu'une pensée créatrice par laquelle les mondes ont été formés et sont maintenus, alors, —

quelque puissante, d'ailleurs, que soit l'existence divine non exprimée, quelque vraie que soit la parole divine des antiques Écritures de l'Inde [j'ai établi cet univers avec un fragment de Moi-même, et je demeure], quelque réel qu'il soit que la divinité dépasse sa propre manifestation, — néanmoins la manifestation reste divine, et le comprendre c'est nous mettre en contact avec Dieu. S'il est vrai qu'Il est partout et en tout, alors Il est aussi bien au marché qu'au désert, aussi bien au comptoir que dans la jungle, aussi facile à trouver dans la rue des cités populeuses que dans la solitude des sommets de la montagne. Je ne veux pas dire qu'il ne soit pas plus facile pour vous et moi de comprendre la grandeur divine, par exemple, dans la splendeur des cîmes neigeuses, dans la beauté majestueuse d'une forêt de pins, dans la merveilleuse profondeur de quelque secret vallon où la nature parle à voix distincte ; mais je veux dire que si nous l'y entendons plus clairement, c'est que nous sommes sourds, et non que la voix divine est muette. C'est par un effet de cette infirmité, que le torrent et le bourdonnement de la vie dans la cité nous rendent insensibles à la voix qui toujours parle ; et si nous étions plus forts, si

notre ouïe était plus subtile, si nous étions plus spirituels, nous pourrions trouver la vie divine aussi facilement dans l'encombrement du viaduc d'Holborn que dans le plus beau paysage tracé par la nature dans les solitudes des montagnes, ou que dans l'enchantement du ciel de minuit. Voilà la première chose à comprendre : nous ne trouvons rien parce que nos yeux sont bandés.

CONDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE

Voyons maintenant dans quelles conditions l'homme peut mener la vie spirituelle dans le siècle, car j'admets qu'il y a des conditions. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi vous êtes entourés, de toutes parts, d'objets qui vous attirent, de choses que vous voudriez posséder ? Vos désirs répondent à la beauté extérieure, à l'attrait des objets répandus à profusion dans le monde. S'ils n'étaient pas destinés à attirer ils ne seraient pas là ; s'ils étaient réellement des obstacles, pourquoi auraient-ils été placés sur notre route ? C'est précisément pour les mêmes raisons que, quand une mère veut provoquer chez son enfant l'effort qui le fera marcher, elle agite devant ses yeux et un

peu hors de portée quelque étincelant hochet, quelque clinquant attrayant ; les yeux de l'enfant sont fascinés par l'objet qui brille, il veut saisir la chose qui est juste en dehors de ses atteintes : il essaie de se tenir sur ses pieds, tombe, et se relève, et tente de marcher, et s'efforce d'atteindre. La valeur de l'attrait n'est pas dans le clinquant qu'il va bientôt saisir, briser et rejeter, pour désirer autre chose, mais dans la stimulation de la vie intérieure qui le pousse à essayer de se mouvoir pour gagner le prix chatoyant qu'il dédaignera sitôt conquis. Ainsi le grand cœur maternel chargé de nous entraîner agite constamment devant nous quelque objet attrayant, quelque jouet pour l'enfant-esprit ; oriente vers le dehors les facultés qui vivent au dedans ; et c'est pour déterminer l'effort, pour assurer la tentative qui seule peut convertir ces capacités internes en leur manifestation extérieure, que nous sommes alléchés et séduits par les innombrables hochets de la vie répandus de tous côtés. On lutte, on essaie de saisir ! on saisit enfin et l'on tient bon ; au bout de peu de temps, la pomme splendide se change en cendres, comme dans la fable de Milton ; le prix auquel on attribuait tant de valeur perd

tout son attrait, devient inutile, et l'on désire autre chose. C'est ainsi que l'on grandit. Le résultat est en nous-mêmes ; un pouvoir a été suscité, une faculté a été développée, une force intérieure est devenue une puissance manifeste, une capacité voilée jusque-là est devenue une faculté effective. Tel est le but de l'instructeur divin : le hochet est rejeté quand le résultat de l'effort est atteint. Ainsi nous passons d'un point à un autre, ainsi nous passons d'un degré d'évolution au suivant ; et si, à moins de croire au grand fait des renaissances continues et de l'expérience ininterrompue, vous ne pouvez pleinement comprendre la beauté et la splendeur du plan divin, vous savez du moins que même dans une courte vie vous gagnez par la lutte et non par votre succès ; la vraie récompense de la lutte consiste dans la capacité que vous avez acquise ; selon la grande parole de Carpenter, qui perd tant de sa portée quand on ne croit pas à la réincarnation : « Chaque peine que je souffrais dans un corps était une capacité que je possédais dans le suivant. » Même dans une seule vie, vous pouvez le voir, même dans l'unique et court intervalle du berceau à la tombe, vous pouvez reconnaître l'action de cette loi. Vous grandissez, non parce que vous

entrez en possession du prix attaché à la lutte, mais par le développement intérieur qui est la conséquence de votre effort et la condition de votre succès.

UN NOUVEAU MOBILE

Or, quand une longue expérience de la nature a rendu l'homme sage, voici que ces objets perdent leur puissance d'attraction, et alors la première tendance est de cesser l'effort ; mais cela conduirait à la stagnation. Quand les objets du siècle commencent à perdre un peu de leur valeur, alors il est temps de chercher un nouveau mobile : or le motif d'action pour la vie spirituelle, c'est d'abord d'accomplir l'acte parce qu'il est le devoir et non pour obtenir la récompense personnelle qu'il peut apporter. Prenons le cas de l'homme du siècle et de l'homme spirituel, et voyons ce qu'il faut pour transformer l'un en l'autre. Je prendrai pour exemple un homme dont vous ne puissiez douter qu'il est un homme du siècle, l'homme qui fait une énorme fortune, qui s'est assigné pour unique but de la vie l'argent, la richesse. C'est une chose fréquente. Or, réfléchissez un moment à la vie de l'homme

qui veut devenir riche. Tout est subordonné à ce seul dessein. Il faut qu'il soit maître de son corps, car si ce corps est son maître, il dépensera à chaque instant l'argent qu'il a gagné par la lutte ; il gaspillera dans le luxe, pour flatter le corps, l'argent qu'il devrait garder en main pour en gagner d'autre. Ainsi la première chose qui s'impose à l'homme est de maîtriser son corps, de lui apprendre à supporter la fatigue, la frugalité et même des choses plus pénibles ; d'oublier qu'il a envie de dormir, si en voyageant toute la nuit il peut s'assurer un contrat ; de ne pas même se demander s'il a besoin de repos, lorsqu'en allant à quelque soirée, au milieu de la nuit, il peut faire une connaissance dont l'influence lui permettra de gagner plus d'argent. A maintes reprises, dans cette lutte pour l'or, l'homme devra se rendre maître de son corps jusqu'à ce que celui-ci n'ait plus voix au chapitre de ses décisions, jusqu'à ce qu'il se soumette comme un serviteur obéissant à la volonté souveraine, au cerveau dominateur. Voilà la première chose qu'il apprend, la conquête du corps.

Ensuite il apprend la concentration de l'esprit. Faute de concentration, ses rivaux le bat-

tront dans la lutte mercantile. Si son esprit vagabonde de-ci, de-là, partout, indécis, essayant un jour un plan, et le lendemain un autre, sans persévérance, sans un labeur décidé et continu, cet homme échouera. Le but qu'il désire atteindre l'oblige à la concentration mentale : il met son esprit à un certain point et l'y maintient tant qu'il est nécessaire ; il reste ferme et persévérant dans son effort mental, et sa pensée devient de plus en plus forte, de plus en plus vive, de plus en plus dirigeable. Il a appris à maîtriser non seulement son corps, mais sa pensée. A-t-il gagné quelque chose de plus? Oui, une volonté forte ; une volonté forte peut seule réussir dans une pareille lutte. L'âme est devenue puissante par ses tentatives et ses efforts.

Bientôt cet homme, avec son corps maîtrisé, son esprit bien dirigé, sa volonté puissante, atteint son but et s'empare de son or. Et, alors? Alors il découvre qu'après tout, cet or ne peut pas lui servir, tant que cela, à faire son propre bonheur ; il n'a guère qu'un corps à vêtir, une bouche à nourrir, il ne peut multiplier ses besoins en proportion des énormes provisions qui sont désormais à sa portée, et, en fin de compte, son pouvoir de se procurer du bonheur

est très limité. Son or lui devient un fardeau plutôt qu'une joie, les premières délices du but atteint s'affadissent, il se rassasie de la possession, et enfin, dans bien des cas, il n'est plus bon à rien qu'à empiler, encore et encore, par pure habitude, les monceaux croissants d'un or inutile. Cet or devient un cauchemar plutôt qu'un délice ; il écrase l'homme qui l'a gagné.

UN CHANGEMENT DE BUT

Maintenant, qu'est-ce qui fera de cet homme un homme spirituel ? Un changement de but, voilà tout. Que cet homme, dans cette vie ou toute autre, s'aperçoive du manque de valeur de l'or amoncelé par lui ; qu'il entrevoie la beauté de servir l'humanité ; qu'il saisisse un reflet de la splendeur de l'ordre divin ; qu'il comprenne que la vie n'a d'autre valeur que de pouvoir être donnée comme partie de cette grande vie qui maintient les mondes ; et le pouvoir acquis sur son corps, sur son mental, sur sa volonté, fera de cet homme un géant du monde spirituel. Il n'a pas besoin de changer ces qualités, mais de se débarrasser de l'égoïsme, de se débarrasser de l'indifférence aux douleurs humaines, de se débarrasser de

l'insouciance avec laquelle il écrasait son frère pour gravir vers la richesse sur des monceaux de meurt-de-faim. Il faut que son idéal se détourne de l'égoïsme pour le service, de la force qui écrase vers la force qui soulève, et dans le géant du monde des affaires vous trouverez l'homme spirituel; sa vie est consacrée à l'humanité, il ne possède plus que pour servir et aider. Différence de but, différence de mobile, et non différence extérieure, de là dépend que l'homme soit un mondain du monde ou un esprit du spirituel.

J'ai employé tout à l'heure le mot devoir, et c'est là en effet le premier pas. Qui que vous soyez, quelle que puisse être votre œuvre dans le monde, peu importe : si vous commencez à accomplir cette œuvre, non parce qu'elle vous procure de quoi vivre, — bien qu'il n'y ait aucune honte à ce qu'elle vous donne le pouvoir de vivre ici-bas, — si vous commencez à l'accomplir, lentement, graduellement et de plus en plus parce qu'elle doit être accomplie, et non parce que vous voulez gagner quelque chose pour vous-même, alors vous faites le premier pas vers la vie spirituelle, vous êtes en train de changer de mobile ; toutes les activités de vos journées auront un ob-

jet nouveau. Le devoir doit être accompli ; les roues du monde doivent continuer à tourner. Hommes et femmes doivent être nourris par les diverses voies du négoce et du commerce ; les malades doivent être soignés ; les ignorants doivent être instruits ; la justice doit être répartie entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre. En envisageant ainsi les choses, le négociant, le marchand, le docteur, l'homme de loi, le professeur peuvent tous saisir un nouvel aspect de la vie, et se dire : Cette activité, où je suis engagé, fait partie du grand labeur du monde, labeur qui est divin. J'y suis pour le faire, et mon devoir consiste à accomplir parfaitement ma tâche. J'enseignerai, je guérirai, je discuterai, je vendrai, j'engagerai des relations commerciales de toute espèce, non plus simplement pour l'argent que cela rapporte ou pour le pouvoir que cela procure, mais afin que la grande œuvre du monde puisse être dignement soutenue, pour que je puisse accomplir cette œuvre en serviteur d'une volonté plus grande que la mienne, et non plus pour mon bénéfice ou profit personnel.

Tel est le premier pas, et il n'est personne parmi vous qui ne soit capable de le faire. Vous pouvez faire vos affaires tout comme d'habitude, mais vous y apportez avec vous un nouvel esprit ; vous les faites parce que c'est votre œuvre dans le monde, comme un serviteur accomplit une tâche pour son maître, parce qu'il a reçu l'ordre de l'accomplir, et que sa loyauté la lui fait bien remplir. Dès lors l'addition de chaque ligne de chiffres dans un registre, la vente de chaque article dans une boutique, tout serait fait avec ce sublime idéal en vue : « Je fais cela comme une partie de l'œuvre du monde, et voici le devoir qui m'est échu pour ma part » ; tout serait pris comme émanant directement de la grande volonté par laquelle les mondes se meuvent, comme votre part de l'activité divine, votre part de l'œuvre universelle ; et le plus puissant des archanges, le plus grand des êtres resplendissants, ne peut faire rien de plus que sa part dans l'accomplissement de la volonté divine. Et George Herbert a écrit avec raison que celui qui balaie une chambre à la gloire de Dieu embellit cette

gloire et cette action. Telle est la vie spirituelle, où toute action est faite par devoir, pour le grand SOI (1) et non pour le petit (2). Et remarquez que ce n'est pas toujours facile. Plus d'escamotage, plus de tâche à moitié faite, sous prétexte que l'œil du maître n'y sera pas ; car l'œil de notre Maître est partout, et ne dort jamais. Plus de travail expédié hâtivement, car ce serait le propre, non plus d'un artisan divin, mais d'un ouvrier ignorant et maladroit. L'art ne consiste qu'à faire parfaitement ce que vous faites, et Dieu est toujours un artiste. Il n'y a rien de si petit, aucun des animaux visibles seulement au microscope, qui ne soit parfait en sa beauté, et plus vous l'examinez de près et plus elle devient exquise. Regardez ces diatomées ténues que vous ne pouvez voir qu'au microscope ; chacune de ces minuscules coquilles est gravée de dessins géométriques parfaits. Pourquoi ? Pour la satisfaction de ce sens de la perfection qui est un des éléments divins de Dieu comme aussi de l'homme. Ce

(1) Anglicisme pour l'ESPRIT DIVIN, dont l'élément supérieur, spirituel, immortel de chaque homme, l'homme véritable, est un reflet. (Note des éditeurs.)

(2) Le petit soi, autre anglicisme pour le moi ou ego humain individuel. (Note des éditeurs).

n'est pas ce que vous faites, c'est la façon dont vous le faites, et le souci de le faire à perfection jusqu'à la dernière limite de votre capacité, qui sert de pierre de touche au caractère de l'homme ; et par l'œuvre on peut connaître le caractère de l'ouvrier.

Or cela semble peu de chose quand on l'applique à sa propre maison, à son magasin, à son bureau. Pour chacun, c'est peu : mais supposons que tout le monde le fasse, comment apparaîtrait alors la face du monde ? Plus d'ouvrage bâclé, plus de produits trompeurs sur le marché, plus de fraude, plus rien qui ne soit ce qu'il prétend être ; la valeur de surface et la valeur réelle toujours identiques, chaque maison parfaitement bâtie, chaque conduit parfaitement posé, toute chose faite aussi bien que l'habileté et la force humaine peuvent la faire. Un monde pareil semble un conte de fée, une utopie impossible, et pourtant tel serait le résultat si chaque individu faisait son devoir aussi parfaitement que ses facultés le lui permettent. Et voilà le premier pas vers la vie spirituelle. Il n'est pas hors de votre atteinte ; il est à la portée de chacun d'entre vous.

PRINCIPE DU SACRIFICE

Mais ce n'est pas tout ; il y a un degré de vie spirituelle plus élevé que celui-là. C'est beaucoup de se sentir coopérateur du divin dans le monde ; c'est beaucoup de rendre son œuvre grande en la rattachant à l'œuvre universelle, parmi ce puissant système de mondes et d'univers ; c'est beaucoup aussi, comme l'a dit Emerson, d'accrocher son chariot à une étoile, plutôt qu'à quelque misérable poteau du bord de la route. Mais cela même n'est pas la seule chose en votre pouvoir, cela même n'est pas le comble de la splendeur que vous pouvez atteindre. Car il y a une chose plus grande même que le devoir, c'est quand toute action est faite comme un sacrifice. Or, que veut dire cela ? Il n'existerait ni monde, ni vous, ni moi, s'il n'y avait pas eu un sacrifice primordial par lequel un fragment de la pensée divine s'est enveloppé dans la matière, s'est limité dans le but que vous et moi puissions devenir divinement conscients. Il y a une profonde vérité dans la grande doctrine chrétienne d'un agneau immolé ; — quand ? sur le calvaire ? Non, mais « depuis

la fondation du monde ». C'est la grande vérité du sacrifice. Sans le sacrifice divin, pas d'univers : si le SOI divin ne s'était limité lui-même, il n'existerait aucun des mondes qui remplissent les royaumes de l'espace. Tout cela est un sacrifice, le sacrifice de l'amour qui se limite soi-même pour que d'autres puissent atteindre l'existence consciente et jouir de la perfection suprême de leur propre divinité. Et en tant que la vie du monde est basée sur le sacrifice, toute véritable vie est aussi sacrificatoire; et quand tout acte est fait comme un sacrifice, alors l'être devient l'homme parfait, l'homme spirituel. Cela est difficile. Le premier degré ne l'est pas trop : nous pouvons donner généreusement ; nous pouvons rendre nos vies utiles ; mais qu'il est difficile, après qu'on a rendu sa vie utile, qu'on l'a engagée dans quelque œuvre de service, de voir cette œuvre réduite en miettes, et de pouvoir contempler ses ruines avec calme et même satisfaction! Voilà une des choses que veut dire le sacrifice : vous aurez jeté la somme de vos énergies en quelque grande entreprise, vous aurez peiné et bâti, et dressé des plans et leur aurez fait prendre forme, vous aurez nourri l'entreprise engendrée par vous comme une mère

peut choyer l'enfant de son sein, et voici qu'elle tombe en morceaux autour de vous. Au lieu de prospérer, elle avorte ; au lieu de grandir, elle se brise ; au lieu de vivre, elle meurt. Pouvez-vous être contents d'un pareil résultat? Des années de labeur, des années de pensée, des années de sacrifice, et voir tout crouler en poussière, sans que rien en subsiste ? Si vous ne le pouvez pas, c'est que vous travailliez pour vous-même, et non comme partie de l'activité divine ; votre entreprise avait beau être dorée de l'amour d'autrui, elle était votre œuvre et non l'œuvre de Dieu, et c'est pourquoi vous avez souffert de son échec. Si elle eût été réellement Sienne et non vôtre, si elle eût été un sacrifice et non une possession à vous, vous sauriez que tout ce qu'elle contenait de bon doit entrer inévitablement dans les forces de bien répandues dans le monde, et que s'Il n'a pas eu besoin de la forme construite par vous, mieux vaut qu'elle soit brisée, mieux vaut que cette vie, qui ne peut mourir, entre dans d'autres formes plus convenables au plan divin, et travaille dans la grande entreprise de l'évolution.

UNE PARABOLE

Laissez-moi vous présenter la chose d'un autre point de vue, et vous verrez exactement ce que je veux dire, d'une façon moins abstraite peut-être. Prenez une armée, une armée attendant l'attaque d'un ennemi plus nombreux et plus fort. Le commandant en chef prépare son plan de bataille, place un régiment à un point et un autre ailleurs, organise un grand projet qui embrasse l'ensemble, et le jour de la bataille se lève. Des côtés du général un messager s'élance au galop et porte à quelque jeune capitaine, en quelque endroit du champ de bataille, l'ordre suivant : « Allez attaquer le fort qui est devant vous, prenez-le, et tenez-y bon jusqu'à ce que vous receviez l'ordre de retraite. » Le jeune capitaine, à la tête de sa petite troupe de jeunes hommes, examine le fort qui est devant lui ; il sait qu'il ne peut pas le prendre, il voit que l'échec est inévitable, il comprend que c'est la mutilation ou la mort pour les hommes placés sous ses ordres, il se rend même compte que s'il exécute l'ordre à la lettre, pas un homme de cette petite troupe ne verra le soleil du lendemain, qu'ils seront balayés jusqu'au dernier par la grêle de mort qui va tom-

ber sur eux tandis qu'ils graviront la colline vers le fort imprenable qui la domine. Il voit tout cela ; hésite-t-il ? S'il hésite, c'est un traître, il est déshonoré, il est lâche. Il rassemble ses hommes: « L'ordre est venu de prendre ce fort. » Ils chargent. Ils sont décimés. Ils chargent de nouveau, et de nouveau laissent un dixième des leurs sur la pente. Ils chargent encore, et encore, et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un homme debout pour charger. Pendant ce temps, d'un autre côté du champ de bataille, le dessein du général a progressé ; pendant ce temps, l'attention de l'ennemi a été occupée par cette poignée d'hommes qui allaient joyeusement à la mort ; le plan s'est développé ; pendant que l'ennemi surveillait cet effort désespéré, la tâche des camarades s'est accomplie ailleurs, et en fin de compte, quand le soleil se couche, la victoire appartient à cette armée dont les hommes sont étendus morts et mourants sur la pente. Ont-ils échoué ? En apparence c'est un échec d'être là mourants et morts ; sûrement les hommes ont échoué. Ah ! quand l'histoire de cette lutte sera écrite, quand une nation reconnaissante élèvera un monument à la mémoire des vainqueurs de cette bataille, bien haut sur ce mo-

nument seront gravés en or indestructible les noms des hommes qui moururent et rendirent la victoire possible à leurs camarades en acceptant la défaite pour eux-mêmes.

Vous comprenez ma parabole. Il n'y a pas d'insuccès quand le commandant en chef est le divin architecte de l'univers ; il n'y a pas de défaite possible, il n'y a que succès inévitable ; et n'est-ce pas un noble orgueil que d'être appelé au sacrifice afin que le plan puisse être accompli ! Il n'y a pas d'échec, car la victoire est toujours du côté divin. Qu'importe que vous et moi ayons semblé échouer ; qu'importe si nos plans mesquins s'effritent entre nos mains ; qu'importe si nos entreprises d'un moment sont trouvées inutiles et rejetées ? La vie que nous y avions dépensée, le dévouement avec lequel nous les avions conçues, la force avec laquelle nous avons essayé de les accomplir, le sacrifice par lequel nous les avons offertes au succès du puissant ensemble, nous ont enrôlés comme coopérateurs de la Divinité dans le sacrifice, et nulle gloire n'est plus haute que la gloire du désastre personnel qui assure le succès universel. Cela est réservé aux forts ; je l'accorde. Cela est réservé aux héros. C'est leur travail et leur délice. Mais être seule-

ment capable d'en voir la beauté, c'est apporter un peu de cette beauté dans chacune de nos vies. Voir qu'une chose est noble, c'est commencer à incarner cette noblesse dans votre existence, et la simple reconnaissance de la splendeur d'un idéal est le premier pas vers votre transformation à son image.

LES SAUVEURS DE LA RACE

Or, supposons que vous et moi puissions modeler notre vie d'après des lignes comme celles que j'ai imparfaitement essayé d'esquisser, nous deviendrons l'homme spirituel vivant dans la vie du siècle, transformant lentement ce monde sur le modèle de l'idéal divin, en faisant la manifestation de plus en plus parfaite de la pensée divine. Tel est donc le sublime idéal qui changera l'homme du siècle en l'homme spirituel, et c'est dans le monde qu'il peut le mieux être réalisé. La vie de la jungle, pour qui sait le nombre des vies des hommes, n'est jamais la dernière existence d'un sauveur de sa race. Une pareille vie peut être parfois l'une des nombreuses vies qu'il parcourt, en amassant une expérience universelle ; elle peut être parfois une époque d'accumulation de force et

de pouvoir à employer plus tard ; mais la vie de Christs de la race est la vie parmi les hommes, et non la vie dans la jungle. Quoiqu'il nous soit parfois profitable de nous retirer dans la solitude, le Dieu manifesté marche dans les endroits fréquentés des hommes. Là seulement est la grande œuvre à accomplir, là sont les épreuves à affronter, là sont les pouvoirs à découvrir. Quand tous nos pouvoirs auront jailli, quand nous serons tous des Christs, ah ! alors nous pourrons sortir de la vie extérieure du monde pour devenir une partie de cette vie intérieure qui forme et modèle l'activité externe ; mais ceux qui sont encore en croissance vers cette stature doivent grandir selon la loi de la croissance, qui est la loi de l'expérience. Seuls les parfaits peuvent passer derrière le voile et émaner de là les pouvoirs spirituels développés dans la vie du monde.

LA DIVINITÉ EMPRISONNÉE

Il me semble donc qu'il n'est aucun de nous qui ne puisse commencer à mener la vie vraiment spirituelle, et que le monde en sera meilleur, tandis que l'homme se développera plus rapidement en proportion de son effort. Car

chacun de nous, si nous y pensons, chacun de nous est à l'œuvre pour sculpter sa propre vie selon une image parfaite, l'image du Divin manifesté dans l'homme. Ce n'est pas que le Divin ne soit pas en vous ; s'il n'y était pas, comment le feriez-vous jaillir ? L'idéal vient avant la manifestation, la pensée crée la forme, en chacun de vous dort pour ainsi dire la divine image, et votre œuvre est de rendre cette image manifeste, et alors vous serez l'homme spirituel.

Suivez-moi dans l'atelier de quelque grand sculpteur, non pas un simple tailleur de marbre, mais un de ces génies qui rendent le marbre vivant, et l'idéal en forme irréprochable. Comment cet homme travaille-t-il ? Il fait sortir du marbre une statue, en enlevant ce qui est de trop, le marbre inutile qui cache aux yeux de l'homme la beauté de l'idéal qu'il voit. Voilà le sculpteur de génie ; dans le bloc grossier, qui est tout ce que vous et moi pouvons voir de nos pauvres yeux, il voit la parfaite statue emprisonnée dans la pierre et de chaque coup de son maillet, de chaque touche adroite de son ciseau, il rapproche cette prisonnière de sa liberté, son idéal de sa manifestation. Il en est ainsi de vous et de moi : nous sommes de grossiers blocs de marbre qui vivons ici dans l'atelier du monde,

bruts, non taillés, tous tant que nous sommes; et la Divinité en nous est cachée, comme la statue dans le bloc. Et vous et moi sommes des sculpteurs, et par notre vie cette statue doit être manifestée, cette beauté emprisonnée doit être libérée ; avec le maillet de la volonté, avec le ciseau de la pensée, nous devons couper toute cette pierre superflue, inutile, qui cache la divinité vivante en nous, qui dérobe à la vue des hommes sa splendeur non manifestée. Sculpteurs vous êtes, chacun de vous, en train de dégrossir ce que vous serez inévitablement dans des années, dans les siècles à venir ; et plus vous mettrez d'habileté, de connaissance, de volonté forte, de puissance dans le maniement de votre maillet et de votre ciseau, plus vite viendra le jour de la libération, plus proche sera la manifestation de l'œuvre. Ainsi donc, où que vous soyez, dans quelque atelier de ce vaste monde que vous vous trouviez au travail, gardez toujours dans votre cœur l'idéal que vous souhaiteriez de réaliser. Puissiez-vous sentir la présence de la Divinité prisonnière que vous, et vous seuls, avez le glorieux privilège de libérer. Prenez en main vos outils, déblayez la pierre inutile, délivrez la statue splendide, et votre conscience agrandie vous fera recon-

naître en vous-mêmes ce que vous êtes réellement, des hommes à l'image de Dieu.

M. Campbell, exprimant à Mme Besant toute l'obligation qu'il lui devait pour sa conférence, déclare qu'il ne croit pas avoir entendu jamais un plus magnifique effort oratoire dans cette enceinte. Mais ceci est relativement peu de chose — que dire de la vérité en elle-même ? On vient d'entendre les accents d'un grand prédicateur, et ses paroles portaient la conviction avec elles. Bien loin que le pasteur ou les dignitaires de l'église puissent se trouver compromis par la présence de Mme Besant dans cette chaire, il espère qu'elle-même ne se sentira pas compromise par cette présence. « Le fait est qu'au *City Temple* nous avons appris à nous élever au-dessus de ces considérations ; inutile de s'inquiéter de ce qui pourrait nous compromettre. Parlant pour moi-même, je ne puis que dire que je suis fier d'avoir entendu un grand orateur énoncer d'aussi grandes vérités à mes côtés et dans cette chaire historique, et je veux assurer à Mme Besant, en votre nom, qu'elle sera notre hôte bienvenue dans l'avenir, toutes les fois que les occupations

de sa vie lui permettront de revenir visiter le *City Temple.* »

Mme Besant :

Amis, quand une personne a, ou croit avoir quelque chose à dire, c'est toujours pour elle la plus grande des faveurs d'être écoutée par un nombreux auditoire, et j'ai toujours pensé qu'en pareil cas le vote de remerciements devrait aller de l'orateur aux auditeurs, et non des auditeurs à l'orateur. Permettez-moi pourtant de vous dire en toute sincérité qu'à mon avis, plus une tribune est largement ouverte à tous, plus elle peut servir au bien de l'humanité. Tout en me félicitant de l'invitation qui m'a amenée ici, je vous félicite d'avoir un pasteur et des dignitaires disposés à ouvrir cette chaire à tous ceux qui sont vraiment sincères et croient avoir à dire quelque chose d'utile pour tout le monde. Une tribune largement ouverte est un bienfait public, et votre *City Temple* est du nombre.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

de sa vie lui permettront de revenir visiter le *City Temple?* »

M[me] Besant :

Amis, quand une personne a, ou croit avoir quelque chose à dire, c'est toujours pour elle la plus grande des faveurs d'être écoutée par un nombreux auditoire, et j'ai toujours pensé qu'en pareil cas la voie de remerciements devait aller de l'orateur aux auditeurs, et non des auditeurs à l'orateur. Permettez-moi pourtant de vous dire en toute sincérité qu'à mon avis, plus une tribune est largement ouverte à tous, plus elle peut servir au bien de l'humanité. Tout en me félicitant de l'invitation qui m'a amenée ici, je vous félicite d'avoir un pasteur et des dignitaires disposés à ouvrir cette chaire à tous ceux qui sont vraiment sincères et croient avoir à dire quelque chose d'utile pour tout le monde. Une tribune largement ouverte est un bienfait public, et votre *City Temple* est du nombre.

[illegible]

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN